

BULLETIN

DE

L'INSTITUT ÉGYPTIEN

TROISIÈME SÉRIE. — N° 2.

ANNÉE 1891



LE CAIRE

IMPRIMERIE NATIONALE

1892

KARAKOUCH

(Sa Légende et son Histoire).

PAR

M. CASANOVA

Tous les Egyptiens connaissent la légende de Karâkoûch, dont les histoires burlesques sont si goûtées du peuple. Cette légende semble s'être confondue avec celle du Karagheuz turc, qui n'est probablement pas éclos sur le sol égyptien, mais qui s'y est facilement acclimatée, grâce à une certaine analogie des deux noms. Sans m'occuper de cette dernière, je me propose de déterminer ici l'élément proprement égyptien et de distinguer la légende de l'histoire.

I.

Qu'est-ce aujourd'hui que Karâkoûch (1) pour le peuple ? c'est un sultan du Caire qui vivait on ne sait à quelle époque, et qui s'est rendu célèbre par ses jugements. La tradition des peuples sémitiques se complait dans ces récits de jugements, les uns ingénieux, d'autres simplement étranges, parfois grotesques. Le kitâb Al-Agâni, les Mille et une nuits, le Mostatrief nous en donnent des échantillons variés. Karâkoûch a la spécialité des plus insensés où l'idiotisme pur et l'indécence grossière se disputent le prix.

Telle est la légende actuelle ; telle je la retrouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Munich, écrit en Egypte en 1200

(1) En Syrie et en Egypte veut-on parler d'une décision bizarre et absurde on dit : c'est un jugement à la Karâkoûch حکم فراقوش

de l'hégire (1786 de notre ère), où, parmi divers récits se trouve un morceau intitulé « Broderie bariolée sur le jugement du sultan Karàkoûch (1) » ; quelques pages plus loin on trouve d'autres récits sur le compte du même, le tout est lié sans transition aux récits de Djehâ, le Calino égyptien. Ce voisinage et les réflexions de l'auteur indiquent nettement le caractère de la légende.

Il nous est permis de remonter plus haut. Un manuscrit de la bibliothèque nationale de Paris intitulé « Le livre de la stupidité dans les jugements de Karàkoûch (2) » dégage quelques éléments historiques dans cette légende.

Dans la préface, l'auteur, qui n'est autre que le célèbre Soyoûti (3), dit en substance : « En l'année 899, faisant mon cours à la mosquée d'Ibn-Touloûn, je fus interrogé sur Karàkoûch. Est-ce un personnage de fantaisie ? ou a-t-il vraiment existé ? Or, voici ce que j'ai trouvé dans Abou'l Mohasen :

« Bahâ-eddîn Karàkoûch était vizir d'Égypte sous Salah-eddîn (4). C'était un brave homme, mais un peu bizarre, et quand Saladin quittait l'Égypte, il laissait pour le surveiller un de ses fils. Une année qu'il ne prit pas cette précaution, Karàkoûch se livra à toutes sortes d'excentricités. »

Suivent quelques récits dont beaucoup se retrouvent dans le manuscrit de Munich.

Ici Soyoûti fait une partie de notre besogne. Il établit le caractère historique du personnage. Ce n'est plus un sultan, c'est un vizir (5), et l'époque est fixée : celle de Saladin. D'ailleurs, les renseignements historiques sont assez inexacts. Mais il nous est maintenant parfaitement permis de déterminer le personnage.

Il s'agit de Bahâ-eddîn, eunuque arménien, connu sous le nom de Karàkoûch, qui fut, non pas vizir, mais un des auxiliaires favoris de Saladin. Lorsqu'en 567 Saladin proclama la déchéance des

(1) الطرز المنقوش في حكم السلطان قراقوش

(2) كتاب الفاشوش في أحكام قراقوش

(3) Mort en 914.

(4) Le célèbre sultan d'Égypte qui reprit Jérusalem aux Croisés, plus connu sous le nom francisé de Saladin.

(5) Pourtant, dans un de ses récits, l'auteur, sans s'apercevoir de la contradiction, lui donne le titre de sultan.

Fatimides, il les plaça, ainsi que leurs trésors, sous la garde de Karâkoûch. C'est lui qu'il chargea en 572 de construire les fortifications du Caire, y compris la Citadelle. Enfin, en 585, il le choisit pour l'opposer aux Croisés qui allaient attaquer S^t-Jean d'Acre. Je reviendrai plus au long là-dessus.

Nous tenons donc le personnage historique. Mais d'après le peu que nous venons de voir, il ne s'agit pas là d'un sot, d'un excentrique, en qui Saladin ne met pas aisément sa confiance. Comment la légende s'est-elle ainsi dénaturée?

Poursuivons l'étude des documents en remontant peu à peu les siècles.

L'écrivain qui me fournit les renseignements précédents, Makrizi (1), dit quelque part. « Ce Karâkoûch est celui des jugements bien connus et des histoires tant contées, et c'est de lui que parle le livre connu sous le nom de *La stupidité dans les jugements de Karâkoûch* (2). Ainsi, du temps de Makrizi cette légende existe déjà. Mais voici qui est étrange: Makrizi cite un ouvrage que Soyôûti prétend avoir composé plus de cinquante ans après.

Evidemment Soyôûti, par un procédé trop cher à certains auteurs orientaux, a tout simplement pris un titre connu et l'a fait servir à ses récits. Le livre de Soyôûti n'est donc qu'un plagiat. De qui est l'original?

La précieuse bibliographie arabe d'Hadji Khalfa va nous renseigner à coup sûr. Voici ce qu'il dit (3): *La stupidité dans les jugements de Karâkoûch*. Asad ibn El Khatîr ibn Al Mammâti mort en 606 (1209) a écrit ce livre sur les qualités de Bahâ-eddin Karâkoûch, mort en 597 (1200). Ibn Khallikân dit que: « il y a dans ce livre des choses invraisemblables et qu'il déclare controuvées. » Cette fois nous tenons l'auteur, c'est un contemporain de Karâkoûch, et Ibn Khallikân lui-même, qui n'est guère plus moderne qu'eux, va nous mettre au courant.

Si nous ajoutons aux renseignements d'Ibn Khallikân (notices biographiques de Karâkoûch et d'Ibn Mammâti) divers passages recueillis dans Makrizi, nous allons pouvoir déterminer la source de la légende, à son premier flot, pour ainsi dire.

(1) Mort en 845.

(2) MAKRIZI. Ed. Boulaq, Tome II, p. 151, article des ponts de Ghizeh.

(3) Ed. FLUEGEL. Tome IV, p. 344.

Le kadi Al Asaad ibn Mammati était issu d'une de ces familles chrétiennes, probablement coptes, qui, de tout temps en Egypte et surtout sous les Fatimides, occupèrent les places principales dans les diverses administrations (1). A la chute des Fatimides, Saladin contraignit cette famille à se faire musulmane.

Al Asaad naquit au Caire vers 544 de l'hégire. C'était un homme de grande imagination : son divan de poésies est cité avec éloges par Ibn Khallikân et Imâd eddîn. Il fit en vers une histoire de Saladin. Le kadi Al Fadil, un des conseillers les plus écoutés de Saladin, l'honora d'une faveur particulière : il l'appelait *le rossignol des bureaux* بلبل المجلس.

C'était en même temps un administrateur consciencieux. Il se livra à des travaux de statistique considérables sur l'Egypte et ses provinces. On a de lui *Les règles des divans* قوانين الدواوين, ouvrage contenant de précieux renseignements sur l'administration égyptienne.

Enfin il se mêla un peu de politique. Du moins, c'est ce qu'il est permis de conclure des dernières circonstances de sa vie. C'est alors qu'il dut se rencontrer avec Karàkoûch, entrer en compétition avec lui, qui était resté un haut personnage politique, et se venger par l'écrit satirique qui, quoique disparu aujourd'hui, a laissé une trace ineffaçable.

Ibn Khallikân dit fort sensément que les allégations contenues dans l'ouvrage d'Ibn Mammati lui paraissent invraisemblables, quand on songe aux hautes missions que confia Saladin à Karàkoûch. Mais si le kadi avait beaucoup d'imagination, cependant il n'a pu tout inventer : il n'y a pas de fumée sans feu, Karàkoûch devait bien avoir ses travers.

Or, par une coïncidence curieuse, Karàkoûch a donné lieu à une autre légende, non plus chez les Orientaux, mais chez les Croisés, et quelques passages des historiens latins vont lui donner un nouveau caractère.

L'énergie et l'activité apportées par Karakouch au siège de St.-Jean d'Acre durent frapper les Croisés, qui racontèrent que *Caracois* (ou encore *Caretis*) était un homme d'un âge extraordinaire, qu'il avait connu Godefroy de Bouillon et qu'il ne comptait

(1) Cette famille était originaire de Siout.

pas moins de 270 années ! (1) On ajoutait qu'à vivre si longtemps, il avait acquis une grande expérience et une rare sûreté de jugement. On citait de lui des conseils empreints de la plus grande sagesse et pleins de vues prophétiques.

Que le proverbe a raison de dire : nul n'est prophète en son pays ! Pour ses compatriotes et coreligionnaires Karakouch est un grotesque, pour les étrangers il apparaît comme un vieux patriarche digne de vénération par sa sagesse ! Comment concilier ces deux vues contradictoires ?

Il me semble qu'on peut y arriver, si l'on suppose chez Karakouch une certaine tendance à la fantaisie, et je vous demande pardon de ce néologisme familier, mais nous sommes sur un domaine populaire, à ce qu'on appelle aujourd'hui : *la fumisterie*. Il devait débiter d'un air grave des choses mystérieuses et prononcer, en *pincesans-rire*, les décisions les plus drôles. Les Croisés l'ont pris au sérieux. Ibn Mammati, comme je suis amené à le croire, a, par vengeance, affecté de le prendre aussi au sérieux, et lui a prêté mille drôleries qui ont fait de Karakouch un type de bêtise.

Cette tendance, que j'attribue à notre héros, n'exclut pas, vous le savez, la plus grande sagesse et les idées les plus élevées. Il me semble voir la légende complète de Karakouch dans l'œuvre de Rabelais. Supposez qu'on détache de Rabelais uniquement les anecdotes graveleuses et bouffonnes, on aura pour son Pantagruel ou son Gargantua le Karakouch moderne ; supposez qu'on n'en garde que les parties de haute philosophie « la moëlle substantifique », on aura le Caracois des Croisés. Et si l'on se rappelle le double caractère de Rabelais, moine plaisant et grivois, en même temps que savant et philosophe élevé, on a, à mon sens, précisément le type psychologique de Karakouch.

Je ne pousse pas plus loin la comparaison ; mais je ne puis m'empêcher de voir dans Karakouch un Rabelais oriental, qui a été porté par les événements à une haute situation politique et y a librement déployé les deux faces de son caractère, comme le Rabelais d'Occident l'a fait dans son livre immortel.

On voit que je me fais une haute idée de ce Karakouch. Il est

(1) Académie des Inscr. Historiens des croisades (Hist. occid. Tome II, p. 127).

temps pour justifier mon jugement de laisser la légende et de passer à l'histoire.

II.

Je ne m'attarderai pas dans les détails, je me contenterai de suivre l'excellente biographie d'Ibn Khallican (1) en y ajoutant quelques renseignements utiles recueillis chez Makrizi, Abou-Chama, Baha-Eddin, etc.

L'émir Karakouch ibn Abd Allah l'Asadien (2), surnommé Baha-Eddin était un eunuque *roumi*, c'est-à-dire né en Asie Mineure ou en Arménie ; il avait été l'esclave de Saladin, ou peut-être de Chirkoub, oncle de Saladin. On sait que celui-ci conquiert l'Égypte en 564, s'imposa comme vizir au dernier khalife fatimide, mais mourut deux mois après. Karakouch s'entendit avec le cadi Isà, et parvint, malgré bien des obstacles, à faire transmettre au jeune Saladin toute la puissance dont avait joui son oncle. Ce fut le commencement de la fortune prodigieuse du futur conquérant de Jérusalem. Il méritait d'ailleurs, à tous égards, le dévouement de ses amis, et il conserva à ces deux hommes une éternelle reconnaissance.

Comme première récompense, nous l'avons vu, il confia à Karakouch la garde du palais des Fatimides. Quand, après la chute de ces derniers, leurs partisans se furent, à diverses reprises, révoltés contre lui, il conçut la pensée de créer une citadelle à l'image de celles qu'il avait vues en Palestine, où les Croisés se renfermaient avec tous leurs gens, leurs équipages, etc. C'est Karakouch qui exécuta ce plan, et construisit la citadelle qui subsiste aujourd'hui. Une enceinte qui ne fut pas terminée devait envelopper le Caire et Fostat. Les ponts de Ghizeh furent construits, etc. Karakouch fit un grand nombre de fondations pieuses ou utiles (couvents et khans). Un quartier du Caire porta longtemps son nom (Hârat Baha-Eddin).

Après la prise de Jérusalem, Saladin, menacé par une formidable croisade, appela en tout hâte Karakouch pour fortifier Saint-Jean-d'Acre. Après une lutte acharnée de deux ans (585-586), celui-ci dut livrer la ville. Fait prisonnier, il fut racheté pour trente mille

(1) Traduction anglaise Tome II, p. 329.

(2) Voir plus loin l'explication de ce titre.

pièces d'or, et Saladin l'accueillit avec joie, dit Baha-Eddin « comme un homme envers qui l'islamisme et les musulmans avaient contracté une si haute dette de reconnaissance. »

De retour en Egypte, après 588, Karakoûch devint général du corps asadien (corps d'élite formé par Asad-Eddin Chirkouh à son arrivée en Egypte), ce qui lui assurait une situation prépondérante, mais lui attira en même temps des ennemis. Ibn-Mammati était précisément ce qu'on pouvait appeler inspecteur général du ministère de la guerre شاد, في ديوان الجيش et il est permis d'admettre qu'il y eut quelques-uns de ces conflits toujours fréquents entre le guerrier et l'administrateur.

Quoi qu'il en soit, Karakoûch arriva bientôt à l'apogée de la puissance, quand El Malik-el-Aziz, fils et successeur de Saladin en Egypte, mourut (595). Il laissait un fils en bas âge, et nommait comme régent (*atabek*) l'émir, général du corps asadien, Karakoûch. Mais une violente opposition se déclara contre celui-ci. Djaharkâs, général d'un corps rival, le *Nâsirien*, s'entendit avec d'autres, dont Ibn-Mammati, je pense, pour donner cette tutelle à El Malek-el-Afdal, fils de Saladin et oncle du jeune prince. Celui-ci accourut au Caire, et la faction rivale de Karakoûch parut triompher. Mais il dut y avoir une nouvelle révolution de palais, car El Afdal fut chassé d'Egypte par El Malek-el-Adel, le frère de Saladin, qui, sous couleur de tutelle, mit la main sur l'Egypte (596). Son vizir Safi-Eddin se signala par des exécutions qui ressemblent à des représailles, et il est dit que Ibn-Mammati s'enfuit pour échapper à sa vengeance. De ce fait, attesté par Ibn Khallicân, je conclus qu'Ibn Mammati appartenait à la faction qui avait appelé El Afdal, et par conséquent, renversé Karakoûch.

J'insiste sur ce détail, parce que j'y vois l'explication sinon l'excuse de sa mauvaise action envers cet homme si apprécié de ses contemporains.

Karakoûch ne profita pas de cette réaction contre ses ennemis. Il mourut en 597 et fut enterré au pied du Mokattam.

Tels sont les principaux traits de cette existence si bien remplie. Les faits sont assez éloquents par eux-mêmes. J'y joindrai le témoignage des contemporains. Abdellatif, qui avait vu construire sous ses yeux les grandes œuvres de Karakouch, l'appelle « homme de

génie (1) ». Nous avons vu ce qu'en pensent Baha-Eddin (2) et Ibn Khallikân ; même jugement est porté par Abou-Chama. (3). Mais le témoignage le plus formel et le plus précieux nous est donné par un homme qui a dû l'approcher de très près, le célèbre secrétaire de Saladin : Imâd-Addin (4). Dans ce style fleuri et souvent alambiqué que le savant secrétaire a cru devoir adopter, au grand désespoir des historiens, pour nous conter les hauts faits dont il fut témoin, il nous fait assister à une scène qui démontre à l'évidence la haute estime où Karakouçh était tenu. Le moment est solennel ; on a appris la formation d'une formidable croisade. Par terre, c'est le grand empereur d'Allemagne qui arrive ; par mer, les deux plus puissants rois de la chrétienté vont faire voile sur St-Jean-d'Acre :

« Les vues différaient au sujet d'Akka (St-Jean-d'Acre), c'était une ville délabrée, aux maisons éparses, aux murs non entretenus, même la plus grande partie dénuée de murs. On jugeait qu'il y avait péril à le laisser ainsi, et préjudice à l'abandonner. Parmi nos compagnons, les uns proposaient de le ruiner, de conserver les forts, et de construire la citadelle d'Alkaïmoun ; d'autres disaient : qui conserve Akka est maître de la mer, et extermine l'infidèle.....

« Le Sultan dit : « Je ne vois pour la solution du problème inquié-
« tant et l'éloignement de l'accident imminent, que le génie dont la
« flèche pénètre et dont l'intelligence atteint le but, le héros guerrier,
« l'ingénieur expérimenté, le probe, le fin, le respecté, l'étincelant,
« l'homme au coup d'œil supérieur, à la course impétueuse, le sûr,
« qui répond de dompter les rétifs et de redresser les infirmes et c'est
« le soutien qui ne tremble pas, la montagne qui ne s'ébranle point :
« Bahà-Eddin Karakouch, celui dont l'âme acceptera la charge que
« les armées n'accepteraient pas, c'est celui qui a entouré de murs
« Fostat et le Caire, qui a dépassé et surpassé tous les coursiers par
« les traces brillantes de sa carrière.....etc. (5) ».

(1) Traduction de S. Sacy p. 171.

(2) Kadi de l'armée sous Saladin, mort en 632.

(3) Auteur d'une histoire de Nour-Eddin et de Saladin *Le livre des deux tombeaux* كتاب الروضتين mort en 663.

(4) Mort comme Karakouch en 597. — Lire dans le texte publié par M. de Landberg, le chapitre intitulé : « De la mise en état de St-Jean-d'Acre » p. 117.

(5) Je demande pardon si la traduction trahit par trop l'original. Ce texte est fort difficile, et il a fallu la science consommée d'un arabisant comme le comte de Landberg pour l'établir. Puisse le savant orientaliste doubler le prix du service rendu en n'en faisant pas attendre trop longtemps la traduction !

Laissons de côté ce qui appartient à la rhétorique. Il reste incontestable qu'Imâd-Eddin a assisté à ce conseil (c'était sa fonction), et qu'il en a gardé une impression profonde. Nous pouvons nous contenter d'un tel témoignage et dire avec Abdellatif et avec Saladin, que Karakouçh était vraiment un homme de génie (1).

Voilà ce que dit l'histoire.

III.

Pour compléter cette étude, il ne me reste qu'à donner quelques extraits des deux manuscrits dont je vous ai parlé. Nous aurons ainsi entendu tous les témoins. J'emprunte les extraits du manuscrit de Paris à l'excellente note que S. de Sacy consacre à Karakouch dans la traduction d'Abdellatif.

« Karakouch employait tous les ans une somme considérable en aumônes. Cette somme était entièrement épuisée, lorsqu'une femme vint le trouver et lui exposa qu'elle venait de perdre son mari, et qu'elle n'avait pas de linceul pour l'ensevelir : « les fonds des aumônes pour cette année-ci sont épuisés, lui dit Karakouch ; revenez l'année prochaine et, Dieu aidant, nous vous donnerons un linceul ».

Un soldat étant entré dans une barque où il y avait un fellah avec sa femme, battit si rudement cette femme, qui était grosse de sept mois, qu'elle fit une fausse couche. Sur la plainte du laboureur, Karakouch condamna le soldat à prendre la femme chez lui, et à la nourrir jusqu'à ce qu'elle fut grosse de sept mois, époque à laquelle il la rendrait à son mari, « Seigneur, dit le laboureur, je renonce à ma plainte, et me remets à la justice de Dieu ». Puis il reprit sa femme et s'en alla.

Un créancier se plaignant d'un débiteur qui ne satisfaisait pas à ses engagements, le débiteur se justifiait en disant qu'il était pauvre ; que, dès qu'il avait gagné quelque argent, il le portait à son créancier, mais qu'il ne pouvait réussir à le rencontrer, et qu'il n'avait pas plutôt dépensé son argent, que son créancier venait le trouver

(1) Dans un passage du même Imâd Eddin rapporté par Abou-Chama Tome II, p. 244, il faut noter qu'en réitérant ces éloges, Imâd Eddin signale chez Karakouch une énergie parfois excessive et dégénérant en entêtement. Là est peut-être le secret des inimitiés irréconciliables qu'il aurait soulevées.

et lui demander le remboursement de sa créance. Là-dessus Karakouch ordonna que l'on mit le créancier en prison, afin que son débiteur fut sûr de le trouver quand il voudrait lui faire un paiement. Le créancier n'hésita pas à se désister de sa demande.

Quelque chose ayant été volé du temps de Karakouch, et les propriétaires lui en ayant porté plainte, il s'informa d'eux si la rue où ils demeuraient était fermée d'une porte. Sur leur réponse affirmative, il se fit apporter la porte et ordonna qu'on la frappât. Pendant qu'on exécutait ses ordres, il approcha son oreille de la porte et lui parla tout bas. Ensuite il fit appeler tous les habitants de la rue, et, en présence de la porte, il dit : « La porte que voilà, me dit que celui qui a la chose volée a une plume sur la tête ». Le voleur, qui se trouvait là, porta machinalement la main à sa tête, Karakouch qui le vit, le fit battre pour tirer de lui un aveu : celui-ci avoua le vol et rendit la chose volée, que Karabouch fit remettre au propriétaire.

Ce trait prouve que les saillies de Karakouch n'étaient pas toujours celles d'une insensé.... »

A ces paroles de S. de Sacy, j'ajouterai que ce dernier trait me paraît plus propre que tout autre à expliquer la double légende que j'ai signalée et le caractère que j'attribue à Karakouch : grande sagesse, aimant à s'entourer de formes mystérieuses et à se manifester de la façon la plus drôle. D'ailleurs, dans tous les récits donnés, on peut se demander si Karakouch est convaincu, ou s'il ne se moque pas du bon peuple d'Égypte. Une autre anecdote que je trouve dans le manuscrit de Munich me paraît devoir être jugée ainsi.

Un fils, voulant se débarrasser d'un père avare, imagina de le faire enterrer vivant. Il soudoya des hommes qui, profitant du sommeil du vieillard, l'enfermèrent en un cercueil et le portaient au cimetière, quand Karakouch vint à passer. L'autre crie : justice ! Le sultan s'informe, le pseudo-mort explique son cas. Le fils proteste : « Sultan, je vous assure qu'il est bien mort; c'est uniquement pour me faire du tort qu'il dit cela, interrogez mes témoins ». Tous, en effet, affirment au sultan que l'homme est bien mort : « C'est une affaire entendue, dit le sultan, le témoignage d'un seul ne peut prévaloir. — Emmenez-moi cet homme au plus vite à Karafa, si on les écoutait, ces gens-là ne voudraient jamais se faire enterrer. »

Pour terminer, je donne deux anecdotes du manuscrit le plus moderne, qu'on m'avait déjà contées au Caire, et où le héros devient franchement bête.

Ayant fait sécher sa chemise sur le Mokattam, il la voit emportée par un vent violent: « Seigneur, soyez béni, s'écria-t-il, si à ce moment j'avais été dans ma chemise, j'eusse été enlevé aussi! »

Un de ses faucons s'échappe de la volière: « Vite, dit-il, qu'on ferme Bab-el-Nasr et Bab-el-Foutouh, qu'il ne puisse se sauver du Caire! »

Vraiment qui reconnaîtrait dans une si grossière caricature le vaillant serviteur de Saladin, celui dont nous avons entendu le magnifique éloge prononcé par le maître lui-même, et recueilli par son historiographe? Ne fallait-il pas mettre en regard la vérité historique? C'est le devoir du savant et de l'historien, de lutter contre les préjugés populaires, d'arracher à leur piédestal les réputations usurpées et de réhabiliter les mérites méconnus. Et ne voyez-vous pas dans le récit que je viens de faire comme un triste et saisissant emblème de la décadence où est tombée la brillante société musulmane du moyen âge? Elle qui a jeté tant d'éclat, produit tant de grands hommes et de grandes choses, elle est aussi méconnue aujourd'hui et elle n'apparaît aux yeux des observateurs superficiels, ignorants de l'histoire vraie, que comme enfantine, grotesque ou odieuse. Puisse-t-elle un jour être complètement réhabilitée, comme je crois l'avoir fait pour un de ses enfants les plus mémorables. (1)

(1) C'est avec plaisir et reconnaissance que j'accueillerai tous les détails nouveaux qu'on pourrait me fournir sur la légende de Karakouch.

Ahmed effendi Zéky m'a signalé à la Bibliothèque khédiviale, dans un recueil, un texte attribué à Iba Mammati, contenant une préface d'un caractère haineux et une dizaine de *jugements* dont l'esprit est bien différent de ceux que conte Soyôti. J'ai l'intention de publier ce texte, qui me paraît bien être le véritable original. — A la même bibliothèque se trouvent aussi deux fragments du manuscrit de Soyôti.

CASANOVA.
